



Sans contenu ?

par Soline Nivet

^ La scénographie de l'exposition a été conçue par OFFICE, avec les étudiants de l'Académie d'architecture de Mendrisio. Impressions sur calques polyester suspendus.

Au fond : Alberto Davi Mazza, data center dans le quartier Pleyel, Saint-Denis (93).

L'exposition « Architecture without content » montée cet automne au Pavillon de l'Arsenal présentait les travaux élaborés à l'Académie d'architecture de Mendrisio sous la direction de Kersten Geers (agence OFFICE, avec David Van Severen), assisté de Andrea Zanderigo et Carola Daldoss. Exposés conjointement avec ceux de l'École spéciale*, ces projets s'en distinguaient par la puissance de leur expression, qu'ils semblent puiser dans l'héritage refoulé du premier âge de la postmodernité. Loin d'être rétrograde, cette pédagogie alternative enjoint les étudiants à abandonner les logiciels de modélisation au profit du dessin d'architecture afin de s'affranchir du carcan de l'imagerie contemporaine.

Kersten Geers a proposé à ses étudiants d'imaginer des bâtiments à l'échelle de la métropole parisienne – comme le furent en leur temps Beaubourg, le Palacio d'Abraxas ou la BNF –, mais qui ne seraient ni des logements, ni des équipements publics ou culturels : plutôt ces « machineries » de la vie contemporaine que sont les *data centers* ou les plate-

formes logistiques. Refoulés de plus en plus loin, ces programmes ne font appel à aucun art particulier du plan et se résument habituellement en une enveloppe sommairement conçue autour d'un plan neutre. Le postulat pour ce studio consistait à faire de ces *Big Boxes* les futurs monuments du Grand Paris, sans chercher pour autant à les rendre plus attractives. Pas question d'hybrider ces programmes avec d'autres activités humaines : ces hangars XXL devaient tirer leur force de leur simple présence.

Si l'intitulé de l'exercice invoque des architectures « sans contenu », l'exercice n'est pas sans arrière-plan théorique, loin s'en faut : il s'inscrit dans un héritage intellectuel et formel complexe, issu de différentes tendances de l'après-modernité. Il s'appuie sur *Complexity and Contradiction in Architecture* de Robert Venturi pour détacher la question de la forme de celle de la fonction : le programme servira éventuellement de catalyseur, mais en aucun cas il ne dictera sa forme, ni ne conférera son essence à l'architecture. Ces *Big Boxes* font bien entendu référence

aussi à la *Bigness*, avancée par Koolhaas comme seul atout architectural possible pour affronter certaines situations urbaines dont la complexité rend caduque toute velléité contextuelle. Mais la puissance escomptée de leur monolithisme a également à voir avec ce que Martin Steinmann appelait des « formes fortes » (*gestalt*) pour décrire l'architecture émergente de la Suisse du début des années quatre-vingt-dix.

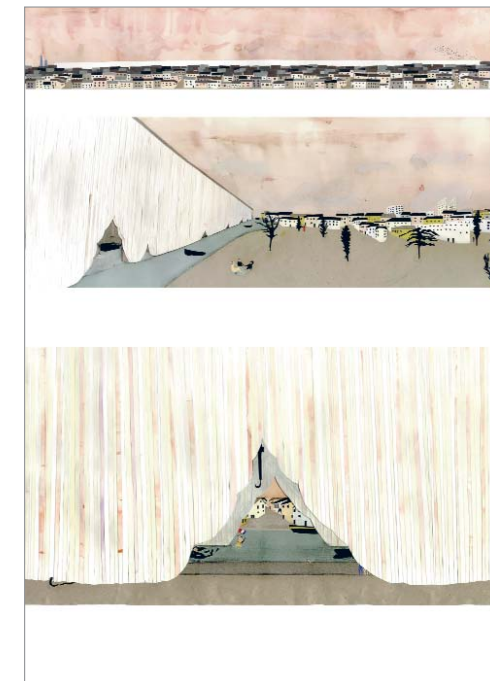
Ce qui frappe avant tout dans la pédagogie exposée ici, c'est l'économie des moyens mobilisés pour la conception de ces projets, qui devaient être pensés sans maquette, ni modélisation 3D. Kersten Geers a ainsi invité les étudiants de Mendrisio à renouer avec un genre que l'on pensait disparu depuis la fin des années quatre-vingt : celui du « dessin d'architecture ».

Rigoureusement organisés en triptyques (une vue lointaine du projet dans sa *skyline* en géométral, une vue globale et une autre plus rapprochée), ces dessins ne s'assignent aucune des obligations de l'imagerie contemporaine associée à la perspective dite « réaliste ». Ils puisent au contraire leur charge onirique dans leurs clairs-obscur, leurs textures crayeuses, aquarellées ou tramées et, bien sûr, dans le vocabulaire des formes mobilisées : silos, tentes, crêneaux, cannelures confèrent à certains de ces projets la force de géants archaïques. Impossible, alors que

l'exposition qui lui était consacrée par le Centre Pompidou vient de se terminer, de ne pas rapprocher certains de ces dessins de ceux de la Tendenza, en particulier de ceux d'Aldo Rossi ou de Vittorio Grassi. Difficile aussi de ne pas penser à ceux des débuts de Ungers, de Koolhaas ou de Stirling.

L'atmosphère fascinante – intemporelle diront les uns, surannée répliqueront les autres – qui se dégage de ces architectures de papier nous remémore les débats d'alors. Tandis que les uns proposaient de reconstruire le langage de l'architecture en jouant essentiellement sur ses signes et ses connotations, les autres défendaient l'idée que les formes mènent une existence autonome et indépendante de leurs usages et de leurs significations antérieures. On sait à quelles impasses maniéristes ont pu conduire ces deux tendances théoriques lorsqu'elles se sont épanouies dans la commande des années quatre-vingt. Mais l'objectif de cette équipe d'enseignants à peine quarantennaires n'était pas d'organiser un *revival* en 2012. En proposant aux étudiants de se réapproprier ce type de dessin et en les affranchissant de l'obligation d'inventer à tout prix, ils ont simplement porté à leur connaissance un héritage jusqu'ici refoulé : celui du premier âge de la postmodernité. Plus qu'au Grand Paris, c'est peut-être à cette réconciliation que ces *Big Boxes* dressent ici leurs monuments. ■

Silos, tentes, crêneaux, cannelures confèrent à certains de ces projets la force de géants archaïques.



< À gauche : Iris Hilton, citernes de phyto-épuration à Sevran (93).

Ci-contre : Beatrice Orlandi, plateforme logistique à Sevran.

* Sous la direction de Sébastien Chabbert, Thomas Raynaud et Jean-Christophe Quinton.